



grands
espaces
grands
espaces
grands
espaces
grands
espaces



grands espaces

table des ma- tières

RACHEL HENRI-GOUIN
Faire un vœu

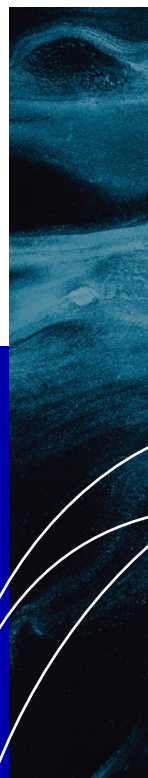
MATHILDE PELLETIER
Ne vous disputez pas avec ma tendresse elle ne changera pas de place

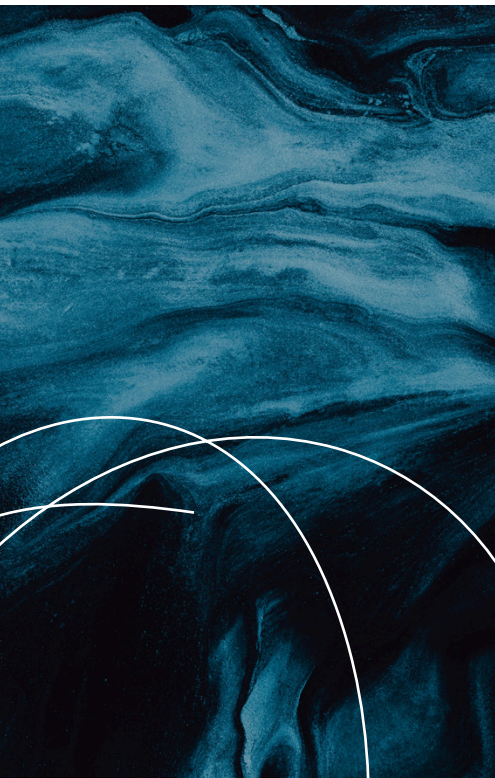
ÉMILE CARDINAL
Lysergie laurentienne

MONA DÉRY-JACQUEMIN
1990 – Biographie poétique d'une dure à queer

ROME BEAULIEU
Stratégie de la rupture

LYNA HOUCHI
Les transes houleuses ne connaissent pas les horaires fixes





ÉQUIPE DE RÉDACTION

Ève Lemieux-Cloutier
Marylène Mayer

ÉQUIPE DE RÉVISION

Mélina Cornejo
Margaux Blair

LOGO

Célia Beauchesne
(@Celia.beau)

DESIGN

Antoine Lussier @Hlidé!

VINCENT DESMARAIS

Hubris américain : entre Babel et Matane

LAURA DOYLE PÉAN

Malgré les vagues

SOPHIE AUDOUSSET ET ANTOINE FORCIONE

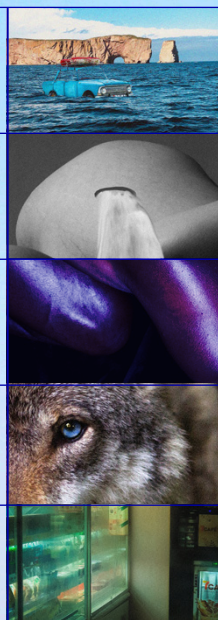
À quatre pattes

STÉPHANIE FORTIN

La bête se cache dans son œil pour survivre

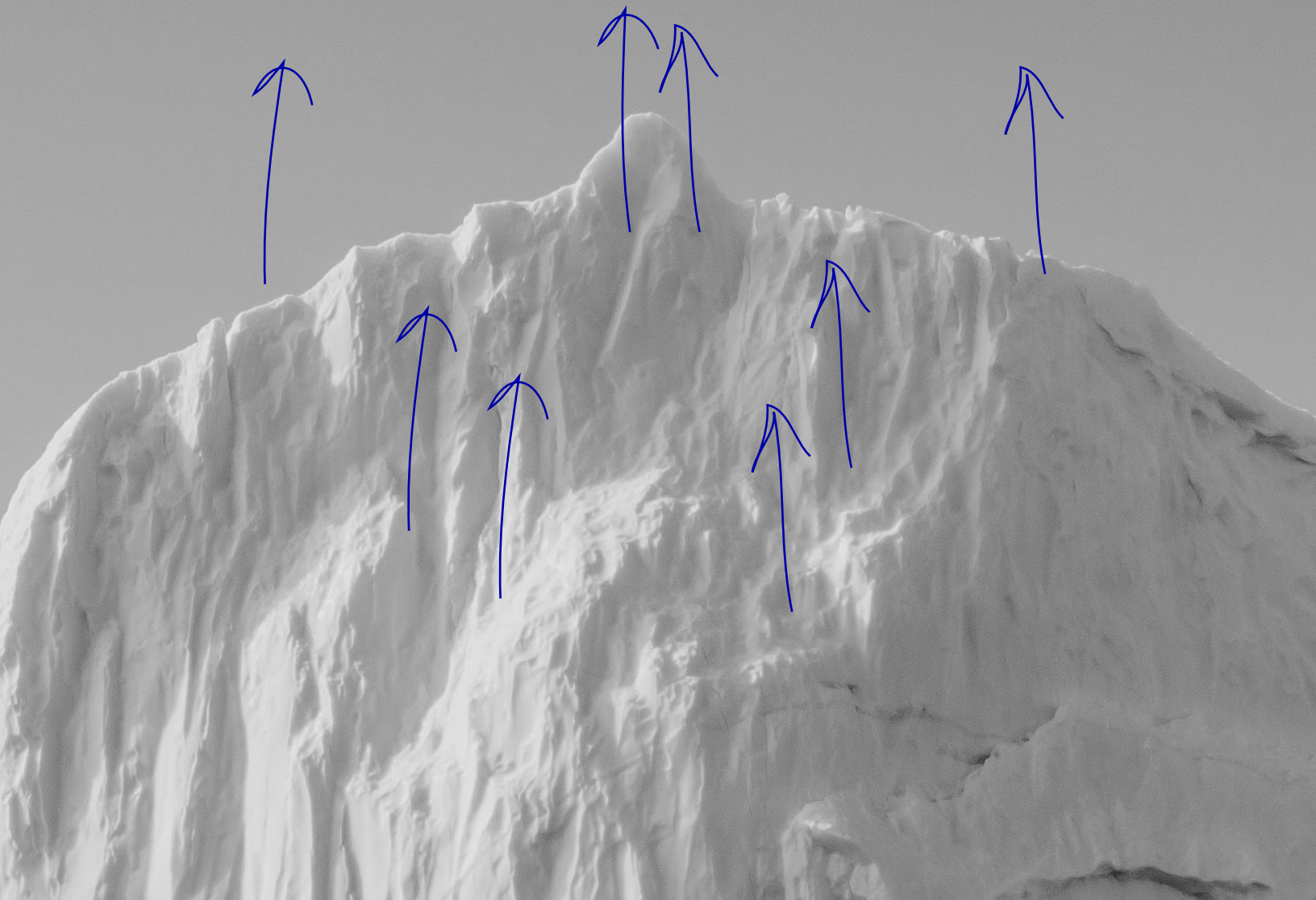
ÈVE DÉBIGARÉ

Perspective atmosphérique



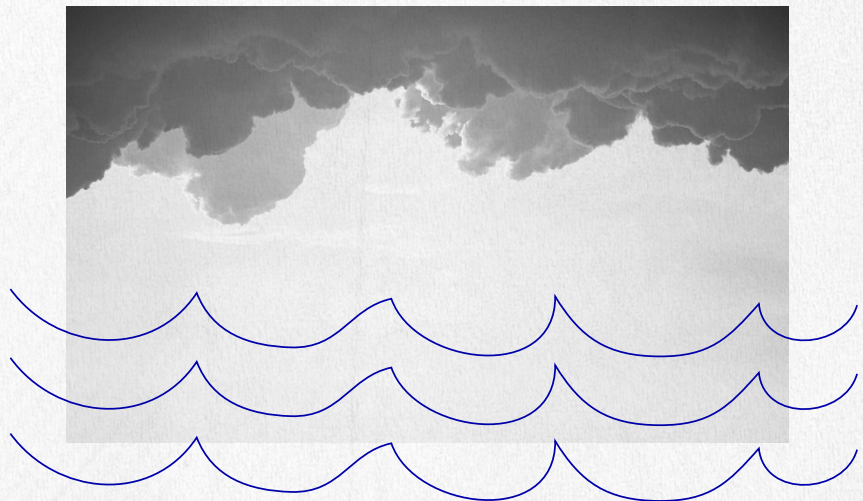
— RACHEL HENRI-GOUIN —

faire un vœu vers le haut



janvier s'achève
trace une croix
sur l'après-midi où
le corps chute
l'azur devient voûte

je ne compte plus
le temps sur mes doigts



sans s'écrire
les vers composent
les éclaircies

le disparu disait :
les nuages sont les vagues du ciel

l'air déplace les mots égarés
jusqu'à la rive

j'échange des échos avec
ma mère mes frères mes sœurs
nous parlons de lui de nous
de ce jour où

l'estuaire s'est ouvert

aux limites du sol
la glace s'agite
étendue froide en une ligne :
lien vers l'intangible

j'invente le paysage
sans discerner
les détails de la surface

un après-midi
son ciel opaque
seul repère



rendre supportable
ce qui se couche à jamais
la faille
l'horizon
un homme mourant

ce point
de fuite

rester verticale
essoufflée
près du seuil



la date s'éloigne
les jours tombent
toujours

contre l'oreiller
ses cheveux
la chambre vide
se ferme sur les années

j'entends
la bise du vent
s'approcher de sa demeure

hors de la maison
le fleuve célèbre

1



22



15



6

11

29







Ne vous
disputez
pas avec ma
tendresse elle
ne changera
pas de place

MATHILDE PELLETIER

Ce que tu
fuis t'appelle.

Ce que
tu caches
t'illumine.

— René Lapierre

I.

à l'intérieur j'étais un morceau de sucre

il fait pâle en moi maintenant
le bout de mes doigts se brode
au bas-relief de tes mots

je n' imagine rien de plus pur:

la
ligne
obtuse
de
tes
épaules

(une autre chanson est morte)



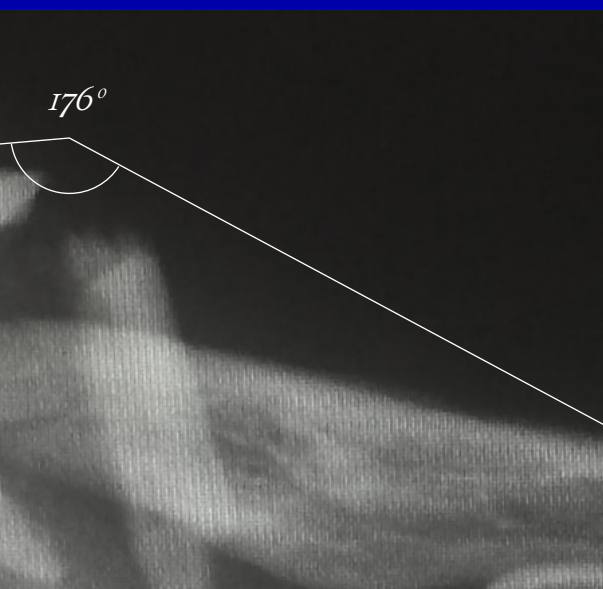
je serai très claire
il n'y a jamais eu d'étroitesse

pour te plaire
je me suis faite
fille, une arme
brillante de salive

trop tard
nos étoiles ont démissionné

II.

me retourner comme du linge



être une réplique
d'un fragment une chaleur
de plancher un sommeil
de fer blanc

avec un peu de patience
je retirerai mes cheveux
de la statique me plongerai
dans les pièges conscience pleine
de leur nature

je me perds
je mime l'absence sans me croire

je promets avec les mains grandes ouvertes
mon corps une petite cour arrière où
je m'assois finie muette
puisque fléchir dégrise mon corps de tige
je ne fuis plus je
plie
comme des fossettes

(tourner ma nuque dans la chaleur
lentement comme on rame)

III.

j'ai compris

ils sont repartis
chez eux les mains dans le dos, pétales d'hydrangées
coincés dans leurs bagues de résine
doigts entrelacés de justesse dans la vigne
cassée aux murs de ma maison

je les regarde tous me tourner le dos
leurs souliers sont neufs. vous n'avez pas besoin de moi
je vous regarde, le cou penché dans la tendresse nous sommes
dix milles pincements de lumière à la surface de l'eau

identiques et fugaces
vous me reviendrez et je tiendrai votre visage pesant de ciel dégagé
entre mes mains de solitude venteuse



—— ÉMILE CARDINAL



Lysergie laurentienne

“Je me suis toujours demandé pourquoi ils utilisent des lumières **bleues** pour illuminer ces statues”

Mon camarade lance ça comme ça, alors qu’on passe à côté de l’église maronite de la rue Ducharme.

C’était sûr.

Je lui réponds.

“C’est parce que le **bleu** représente la Vierge Marie”

“Ah bon, je ne savais pas. Je n’ai pas de background catholique ou quoi que ce soit.”

Moi oui. La Sainte Vierge est **bleue**. Le p’tit Jésus est blanc. Nous sommes sombres dans les rues d’Outremont, les pupilles dilatées.

C’était sûr.

La liturgie peuple toujours mes périples lysergiques, une faillance à bâbord de chaque buvard.

Je suis du pays des soutanes, où on nous laisse une marque qui ne s’efface pas.

Je dévisage le trottoir qui dégrise. Ses craques, ses fentes m’apportent ailleurs, sur une goélette d’où j’aperçois une tache byzantine.

C’est un guide, probablement le plus proverbial de cette partie du Saint-Laurent.

Les pierres millénaires qui percent le fleuve nous permettent, nous, pèlerins de pacotille, d’atteindre ce phare sans lumière, ce point **bleu** dont le rayon grandit à chaque caillou que je cogne avec ma botte.

La sphère s’efface, le **bleu** s’effrite, le blanc s’affiche.

Le guide, ce pare-naufage aux parures bicolores qui garde le bout de cette île, ne porte pas ces teintes pour rien.

C’était sûr.

MONA DÉRY-JACQUEMIN

1990

1990

Biographie poétique d'une dure à queer

1990

1990

PRONOM: IL/ELLE

« Mais 1990
devrait nous
laisser tous
pantois, devrait
nous laisser
tous gagas »

Jean Leloup

I.

Tu grandis dans la période crash test que sont les années 90. Une époque bénie dans laquelle David Boreanaz fait encore mouiller les petites filles toutes habillées comme Britney ou Destiny's Child et où tu trippes sur le grand dadais de ta classe. Tu fantasmes dessus, entre deux tranches de roastbeef à la moutarde baignant dans le sang.

Tu apprends les scénarios de la sexualité quelques années plus tard avec l'avènement de l'ordinateur et du porno aux accents de livreur de pizza et de dounes hurlantes.

En attendant, tu te questionnes sur l'efficacité de ta méthode de séduction, qui consiste à frapper les garçons puis à les insulter.

Tu as une enfance de classe moyenne, ponctuée d'escalopes de veau, de petits pois au goût de canne, de patates pilées /navets/ rutabagas, au cœur desquels tu formes un trou, pour y accueillir la sauce au goût de fond de poêlonne.

C'est aussi l'époque des orteils et des oreilles que l'on menace de devoir te couper si tu es mal habillé pour la crazy carpet dans la côte. Tu ronchannes un peu, tu ressembles déjà au Bonhomme Michelin, un pneu de truck qui s'agite

ayant peine à respirer. Tu pars, ton bolide à la main en te disant que ta mère exagère, mais on dirait que même maintenant, t'en es pas si certaine.

Les deux plus grands dangers de ton enfance, après l'amputation, c'est le sida, legs de la décennie d'avant, qui est partout et tout le temps, susurré par les grandes personnes à la manière d'une rumeur absolument incompréhensible. Pire que le tétanos, tu es terrifié sans trop comprendre, juste assez pour catcher qu'il faut mettre des condoms.

Sur quoi? Comment? Mystère.

Et bien sûr, les pédophiles, qui semblent fleurir à chaque coin de ruelle, prêts à vous surprendre. Ça, c'est moins abstrait pour toi comme concept, que tout possesseur d'un pénis peut devenir suspect. Tu demeures sur tes gardes, constamment à l'affût d'un potentiel agresseur, peut-être même sidatique! De petites bouffées de panique, boostées par ton imagination morbide, chauffent tes joues mordues par le froid.

Ta peur des hommes ne fait que croître jusqu'au moment où tu ne t'assois plus sur les genoux de ton père.

Parfois, tu y penses et ça te donne envie de pleurer.

C'est aussi l'époque où, fièrement, ton sac sur l'épaule, tu rejoins ton amie à la piscine pour y faire des semblants de longueur et d'aquagym, avant de passer l'heure à jouer avec les frites multicolores. Avec de la chance, tu joues aux pirates ou aux naufragés sur un des grands tapis flottants.

Ta mère te donne ta carte à poinçonner qui sent encore le chlore, elle est à ton nom maintenant, tu es assez vieille pour ça et pour d'autres choses. Assez vieille pour commencer à te sentir à l'étroit dans ton une-pièce.

Consciente des regards pesants, tu veux redevenir invisible, mais là où l'impudeur des mares ensoleillées avait jadis régné, ne restent plus que ta gêne et une vague honte de ta féminité.

II.

Tu passes l'Halloween et ta boîte de l'Unicef à ton cou est beaucoup trop grosse pour ton chest juvénile. Tu déambules dans un porte-à-porte psychédélique, chaque maison est décorée comme une attraction des Chutes Niagara. Ça rivalise en couleur et en citrouilles.

Les souffles échauffés de sucre des enfants fument comme un petit brouillard de foule et autour des bambins, les parents sont frénétiques comme des abeilles, à la recherche de friandises louches contenant des aiguilles ou des arachides.

Tranquillement s'installe une compétition d'accumulation de bonbons et de pièces de monnaie pour sauver les pauvres, même si personne n'a jamais su à quoi cet argent allait servir réellement.

Faut faire sa part, c'est tout.

Tu ne te poses pas trop de questions, ça fait un écho logique à des phrases mille fois rabâchées par ta mère :

***Finis ton assiette, en Afrique y'a des enfants
qui meurent de faim !***

***Bin y'en aurait plein de p'tits enfants qui
aimeraient ça avoir un pâté chinois pour
souper !***

C'est une époque entre folklore et relents de désinformation. Tu vis plus dans l'imaginaire de la transmission orale que dans la rationalité. Le catholicisme comme un choker autour de ton mysticisme de conte de fée.

Tu préfères croire en Charles Patenaude plutôt qu'en Jésus, même quand tu as voulu aller en catéchèse plutôt qu'en morale.

Tu n'as jamais eu la foi, mais toutes tes amies y étaient.

III.

Tu as toujours aimé les filles.

Déjà petite, tu as rapidement senti un malaise devant ta grosse télévision câblée. Tu écoutes principalement des Tex-Avery et des Disney, assise sur le gros pouf brun informe du salon. Un dessin animé en particulier te marque, celui du loup et de la chanteuse de cabaret. Premier trouble dans ton corps et définitivement pas le dernier.

À l'école primaire, tes petites camarades se pâment toutes devant les beaux princes charmants, voulant devenir des princesses à leur tour ; les cheveux longs et la peau laiteuse, effleurant d'une paume gantée leur front.

Toi, tu veux être le prince, celui qui sauve la belle sur son cheval blanc, sur fond de coucher de soleil et de musique québécoise.

Tu es amoureuse d'Ariel, de Jasmine, de Blanche-Neige, de Pocahontas, jusqu'à la Fée Clochette. Elles te semblent toutefois faibles et peu débrouillardes, se retrouvant bien malgré elles dans des situations difficiles. Ces traits t'exaspèrent sans bornes, le courage et la situation des princes s'avérant bien plus enviables.

La seule exception semble être Mulan, à laquelle tu t'identifies rapidement.

Elle est à la fois princesse et prince.

Adieu cheveux longs et robe de satin ! Bonjour audace et exploits guerriers !

Tu peux donc incarner les deux ?

Tu n'as pas réellement conscience de ta sexualité, tu te trouves louche, mais sans plus. Te questionnant parfois sur le contraste avec les autres fillettes, n'osant pas t'imaginer différente, tu veux être homogène.

En vieillissant, la télévision et les films sont remplacés par la lecture, en particulier les bandes dessinées. C'est à partir de la 4e année que ton père commence à en rapporter après le travail, des livres empruntés à la bibliothèque. Il les dépose sur ton lit, une dizaine par semaine et pas des histoires de bébés. De vrais récits avec des personnages colorés que tu dévores avec frénésie et même si tu ne saisis pas tout, les dessins, eux, t'obnubilent.

Tu lis entre autres *Thorgal*, *Black Sad*, *La femme piège* ; d'ailleurs *Thorgal* fut le seul de tes amours de papier à être masculin.

Les vikings ou les femmes bleues, tu ne veux rien de moins.

À l'époque, tu as un gros kick sur Lara Croft, incarnée par la sublime Angelina Jolie. Tu vois Tomb Raider plus de trois fois de suite au cinéma Charest. Tu serres ton pop-corn, les mains crispées sous la pression de ton cerveau qui s'affole, tu es complètement retournée sur ton siège.

Tu aimes les garçons, aucun doute là-dessus. Pourtant, dans ton cœur, ce sont les femmes qui occupent une place toute particulière, que tu ne t'explique pas. Elles te rendent folle d'amour par leur beauté vivace, leur intelligence fine et leur force brute. Tu n'assumes pas encore cette attirance, t'auto-convainquant de ta *straightitude*.

Tu te mets donc à vivre clandestinement grâce à tes amours imaginaires avec les plus grandes des dames, les héroïnes de papier. Tu dois sans doute ton attrait pour les rousses à la magique et ô combien pulpeuse Pelisse, qui prend vie pour toi sous les coups de génie de Loisel.

Tu peux la regarder des heures durant, luttant dans sa peau de bête contre les forces du mal, un chaos au creux du ventre, tu l'envies autant que tu la désires.

IV.

Tu es dans l'âge où c'est cool d'avoir des toisons de dessous-de-bras. Vous devenez subitement mature grâce à trois poils.

Dans les vestiaires du gymnase, tu passes des heures avec les autres enfants à te dévêtir en riant, en montrant ta pilosité comme un trophée.

Tous conscients, filles comme garçons, du trou dans le mur, gros comme un deux piasses, secrètement heureux d'être à la fois voyeurs et vus.

À force d'être séparés entre deux sexes, rose ou bleu, tu tentes de développer ta personnalité de fille et de plaire aux garçons. C'est le jeu des adultes que tu reproduis à ton échelle. Tu crèves pourtant d'envie de jouer avec *eux autres*, comme un des leurs, ça te fait toujours mal d'être condamnée à faire semblant de prendre soin d'une maison, d'un bébé, là où tu rêves de boue.

Tu te fais un ami qui, comme toi, ne correspond pas vraiment à son genre. Il est moqué à l'école pour ses manières efféminées. Sa mère et la tienne sont amies et chaque visite chez eux est une occasion pour y rester dormir.

Vous cuisinez ensemble des moelleux au chocolat, pour mieux les dévorer en jouant à la Nintendo. Il passe des heures à t'expliquer Risk et d'autres jeux de sociétés, il est patient avec toi et tu n'as pas peur de lui. Tu apprends le respect dans l'amitié pour déconstruire l'appel à l'autorité et chaque morceau de ce démantèlement s'imbrique, pour faire un pont entre toi et *eux autres*.

Pour une fois, ce n'est pas important de savoir qui est rose ou bleu. Vous n'avez pas besoin de vous sexualiser, de vous mettre en apartheid avec un seul trou pour communiquer. Plus de distance avec l'autre. Seulement la même matrice, la même chair, les mêmes organes internes.

Tu commences à comprendre que l'amour n'a rien de bicolore.

Tu deviens *Nous*.

Un être mauve.





ROME BEAULIEU

Stratégie de la rupture

blottie dans les pôles du noir et du
blanc, je me complais. difficile de
faire des erreurs lorsque l'extrême est
si limpide, difficile de faire face à la
nuance lorsqu'elle est si laide. j'associe
la banalité au bleu et je la tiens à l'écart
avec cruauté. devant elle, je pars à la
course. si je prends trop de temps, les
défauts me sauteront au visage. si je
me pose, le noir me rattrapera. sous le
désir d'authenticité se niche la honte
d'être remarquée. alors je me cache
sous des robes sombres, des objets
sans motifs, tout ce qu'il faut pour vivre
sans risques
de critiques
de jugements
de fautes.

le bleu est une menace que je tente
d'appivoiser.



j'ai une amie qui épelle les noms sans peur, articule toutes les amertumes et célèbre les évidences. elle pense à voix haute et ça me rappelle les petits amas de moineaux, invisibles dans la préface du printemps. elle n'a pas honte de la beauté, des paroles fraîches et du temps pris à faire fondre les plis. elle n'a pas peur de la banalité, elle a d'autres choses à faire que de se battre, d'enfiler le fusil sur son épaule et de partir à la guerre contre toutes et soi-même. les armes sont trop lourdes et ne lui servent à rien. et personne ne lui en veut. le monde préfère la simplicité aux effleuré-es, jamais on ne lui reprochera de préférer la tranquillité.

elle porte une patience cultivée pour les textures soyeuses alors que je froisse par exprès et j'attends. j'attends qu'on me remarque, debout au coin de la rue, « soutiens le regard », elle me dit, mais je lève les yeux vers la vitrine noire et j'évite même les yeux du corps que j'habite.

peut-être que si je me permettais de chuchoter mes incertitudes, mes désordres, mes flous, mes mélanges, mes mêlés, mes mottions, peut-être qu'au réveil j'irais un peu mieux. si je pouvais me vider peu à peu, avec minutie pour éviter la noyade, je pourrais vivre un jour encore. j'apprends le gris et l'entre-deux, ma tête tout ou rien me fait rire après quelques verres avant de sombrer, et pour un moment je vois les nuances dans lesquelles j'aurais pu me baigner calmement. au détriment de ma singularité, mais pour une fois dans l'amour. avec toi le gris devient bleu ; je me laisse charmer.

il faut rompre avec ses réflexes, ne pas plonger dans l'équilibre parfait (leitmotiv). j'ai le rituel facile, ça ne me prend qu'une bribe pour idéaliser, un cheveu pour tomber. je découvre que mon instinct n'est qu'une mauvaise habitude. parfois j'ose le sevrage et je me retourne vers le bleu, lui tape l'épaule. elle me jette des regards qui me lacèrent, ça fait du bien. ça me rappelle qu'il faut avoir confiance pour confronter ses intervalles, et les miens gisent dans un corps inerte.



alors j'apprends le bleu des pacotilles, qui me font peur car elles ne servent à rien, car elles me giflent du fait qu'il n'y a pas de bonne réponse, que je ne suis pas un absolu. je peux acheter un objet coloré et il ne contient pas le sens du monde. je peux aimer le temps d'une journée et vouloir fuir le lendemain. le bleu, c'est la gâchette qui m'éloigne de mes propensions. le réconfort n'est pas dans la certitude, mais dans le laisser-aller. mon amie marche devant moi, sa jupe lève au vent. elle n'y pense même pas.





Les tranches houleuses ne connaissent pas les horaires fixes

LYNA HOUCHI

Tout a commencé un lendemain précaire.

Je déambulais avec trop de nonchalance, le ciel sans nuage de la veille toujours imprégné sur la rétine et l'air presque bête de réjouissement. À ta manière, j'aurais dû sentir le préavis, son ascension dans l'air. « Les rechutes ont toujours le goût de l'océan. Le ciel perdra les eaux. N'oublie pas la naissance du nouveau cauchemar. »

Tu me l'avais dit.

Tout a commencé avec un clapotis. Lent. Affolant. Je l'ai entendu en escalade : sur le balcon, d'abord, avant de le saisir du bout des doigts. Puis il m'a traversé sans prévenir : des extrémités au cœur, mille épines cristallisaient en moi la torpeur d'une évocation carbonique, le genre de terreur qui culmine aux tympans, qui les fait presque exploser.

Tout a commencé avec la goutte de sang presque bleu tombée du balcon, tombée du ciel, tombée de nulle part je ne sais plus. Le tien? Le mien? Tout s'emmêlait sous la tempête dé létère. Mes espoirs naïfs réduits en cendres mouillées, je brûlais sous mon ciré jaune acide sulfurique, le regard braqué sur la clé aussi rouillée que les marches me faisant face. Le déferlement faisait alors écho à mes pas qui, effrénés, martelaient l'escalier en colimaçon me séparant de ton entrée. Je me suis arrêtée net, manquant de chuter tout en bas des marches submergées.

Là, tout s'est embrouillé.

Chaque inspiration m'étouffait un peu plus, l'air empli de soufre se contractait au rythme du déluge. La tempête ne semblait pas vouloir s'essouffler.

J'ai aperçu mon reflet dans ta fenêtre, sans me reconnaître : bleues mes ecchymoses invisibles, bleues mes lèvres tétanisées, bleues mes jambes gelées. Je flottais en dehors de ce tableau glacial, bourdonnant d'agonie, mon corps-épave tremblant de toute sa nef.

Explosion électrique.

Court-circuit.

Puis plus rien.

Qui sait combien de
temps tout cela a duré?

Les joues entaillées
de larmes amères, j'ai
finalement ouvert la
porte. J'ai découvert,
après l'odeur de
renfermé, tes nouveaux
tableaux laissés en
guise d'au revoir. La
peinture était fraîche,
comme ses tons, et le
visage inconnu étalé sur
le triptyque s'y échouait
presque sereinement.

Je crois que c'était moi.



Hubris américain : entre Babel et Matane

VINCENT DESMARAIS



Gaspé #700302

comme tous les étudiants de Montréal
nous allons en Gaspésie
début juin
hors saison
j'espère trouver
dans tes yeux
et ceux du fleuve
suffisamment de raisons
pour ne pas penser à la fin du monde

les blues de la banlieue

I

l'autoroute n'est pas un choix
quand le ciel a été vendu aux vautours d'aluminium

tu ne peux t'empêcher de voir
toutes les cicatrices sur la route
le muret enfoncé
les traces de pneu sur le trottoir
un pare-chocs amputé sur la chaussée
les voir prendre plus de soin pour ramasser la ferraille
que le carnage

(et on me demande pourquoi
j'ai le mal des transports)

vers Babel en voiture électrique avec Prométhée

amas motorisé droit devant
carambolage sur le ciel ennuagé de lithium
une file de voitures
tel un radeau de fourmis

à coup de
toujours plus haut
toujours plus vite

ouvrir les portières telles des ailes de fous de bassan
s'envoler de la falaise
sur la voie du progrès avec seule l'arrogance pour nous rattraper

(accélérer sans penser à la chute)

bleu styromousse

le plus beau coucher de soleil
derrière le centre d'achat de Matane
entre la marina et la voie rapide

un pétrolier imperturbable au large
sous le mauve bleu jaune
pyrotechniques solaires
dans le ciel asphalté

allée des surgelés
le fleuve à rabais
dans un paquet de styromousse

passager

bleu comme ta honda
comme le ciel le fleuve
comme tes jeans qui
gouttent le sel
d'un océan que je ne
connais pas

je suis
un passager armé de spotify
pour un voyage à saveurs de soleils à la framboise
feu de camp café bagel déjeuner
throwback musical à la recherche
de l'époque de notre enfance

nous nous sommes perdus
et pourtant je ne voulais aller nulle part

un cadavre sur la plage

épave sur le rivage
un dix-huit roues comme un mammifère marin
mais
personne ne pleure
pour le métal rouillant dans le sable

le chauffeur s'en est sorti indemne
il insiste
que ce sont les méduses et les sirènes
qui l'ont déposé sans danger sur la plage

un corail mauve a commencé à grandir sur le châssis
les autorités
ont déclaré le site dangereux
les goélands seuls
encore assez téméraires pour approcher la bête

(ce ne sont pas tous les chauffeurs qui sont aussi chanceux)

savoir le nom des fleurs

je nomme encore les fleurs
d'après leurs couleurs

les fleurs jaunes dans la cour d'école
les fleurs bleues dans tes cheveux
les fleurs blanches sur le cercueil

merci
de ne pas m'avoir demandé si j'avais pleuré aux funérailles

l'océan selon la BBC

la carcasse d'une baleine peut nourrir
trente-deux requins
soixante-dix pieuvres
un milliers d'étoiles de mer
et un nombres incalculables d'autres organismes
je ne sais pas compter mais c'est beaucoup
le gars de la BBC disait quelque chose comme ça
et ça me fait penser
pourquoi
personne n'a fini de manger
les ruines persistantes du centre d'achat

(quelques mois plus tard
quelques colonies de bactéries
seront en train de finir de gruger les ossements)

les blues de la banlieue

II

une pelouse si haineuse que les clôtures sont inutiles
le bleu des piscines
est d'un blanc silence
dans le zénith de l'été
l'air climatisé se lance en l'air
et le ventilateur s'écrase dans le futon

regarder avec un drink en main
la banlieue se multiplier à travers la fenêtre
l'asphalte frappe avec des briques
et la chaleur finit le reste



les blues de la banlieue

III

par peur du trafic sans fin
des autoroutes cul-de-sac et des viaducs à étages
je me suis sauvé en ville
pour apprendre
à quel point nous ne savons pas à quoi ressemble la modernité

quand je retourne chez mes parents je réalise un peu trop tard que
la banlieue coquette de mon enfance a toujours caché ses cernes
seules les jardinières savent si
elle cachait aussi
des bleus
sur ses joues

(des squelettes dans les fondations
pour économiser sur le mortier)



trio du bout du monde

un ours polaire

une cabine téléphonique

et

un abri-bus

à la dérive dans le pacifique



Malgré les vagues

LAURA DOYLE PÉAN



j'écirai des lettres d'amour
dans toutes mes dédicades
et toutes te seront adressées

elles se répandront
aux quatres coins du Québec
pour que partout où tu ailles
tu sois accueilli-e à bras ouverts

on a ouvert le divan-lit répandu nos livres tout autour mon chandail quelque
part dans le fouillis tu m'as dit

concentre-toi sur l'écriture

je te soutiendrai

*composerai des alexandrins avec ma langue pour que tu jouisses sur la page
des poèmes comme on n'en aura jamais vus dénude-toi pour le lectorat si tu
le veux et je te prendrai la main quand tes jambes trembleront avant l'entrée en
scène*

espérons que ma respiration haletante ne contamine pas le souffle du recueil

*

continuer à rédiger malgré les vagues et les
éboulements sans trahir la voix

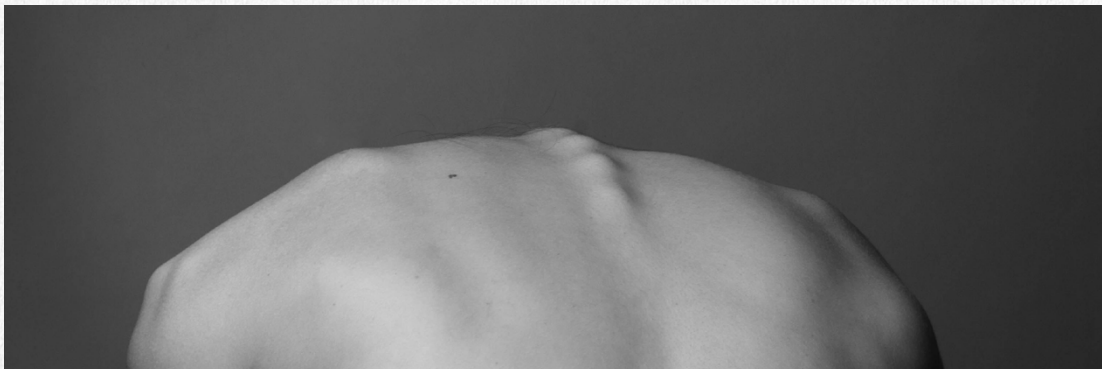
les éclats

laisser entendre le coeur qui bat la plume
gémît sur la table du salon et je répands mon
encre sur ton visage pour que tu goûtes enfin
le poème que je préparais pour toi

*

je manquais de papier
de toute façon les vers
viennent de très creux il
faut aller les pêcher du
bout des doigts ou avec
les lèvres les laisser
émerger faiblement
dans la lumière
mourante du jour

*



quand je publie je meurs un peu il en est de même avec toi c'est pour mieux
renaître me sussures-tu entre les cuisses constamment je me réinvente
toujours tu me reconnais sais comment faire vibrer mes rotules onduler mon
dos

peu importe la forme que mes cris prennent même dans le silence tu entends
la supplication de mon regard pourquoi nies-tu la musique qui vit en toi

★

envie de croquer tes doigts un par un pour
absorber la brûlure qu'ils me marquent partout
je veux que tu joues de moi à tous tes récitals je
sais bien le dos au sol et si tes doigts cherchent
ailleurs j'en jouerai plus fort mon amour quand tu
reviendras m'apprendre la musique du monde

★

ce n'est pas ce à quoi
je pensais en parlant
d'écrire en tremblant
les horizons poétiques
se révèlent à moi au
fil de ton repas un
exercice d'écriture de
plus dans ma boîte à
outils

★

je n'écris jamais ce qu'il
faut et tu m'apprends
l'improvisation
nos voix résonnent
différemment dans
chaque pièce sur le
comptoir de la salle
de bain la laveuse la
chaise berçante et
bientôt nous serons un
orchestre il ne manque
que la pluie pour nous
cloisonner et nous
trouverons assurément
de nouvelles partitions

on m'excusera mes
retards c'est qu'il me
fallait reposer ma
gorge pour le prochain
concert et le miel
demande des genoux
bleuis

★

c'est Noël mon amour ne me fais pas d'autre
cadeau que ce festin j'y ai trouvé tous les
mots qu'il me manquait

sous le sapin dévêtis-moi je veux sentir ta
célébration sous mes reins st-nicolas ne
passera pas avant des heures nous avons le
temps

j'annulerai les plans la visite on blâmera le tout
sur le virus c'est si simple de s'abandonner à la
versification des corps

★

si je délaisse le poème c'est que le rythme est ailleurs sur la peau mince de mes
cuisses sous ma jupe carreautee dans tes yeux quelque part par là





À quatre pattes

SOPHIE AUDOUSSET
ET ANTOINE FORCIONE

Pour E.

*Étonnante perversion de
cette couleur qui en met plein
la vue, bleu pornographe qui
me blesse, me traverse et me
bande, car je sais aussi qu'il
m'habite comme une maladie
d'amour.*

André Roy

c'est la fourrure entre toi et moi

nous nous fabriquons du cinéma
la nuit, quand la fatigue nous prend
nous nous enrêvons devant le projecteur

nos ombres se superposent à l'écran sans se fondre
on peut facilement les séparer

– pendant que tu vis je lis
pendant que tu lis j'écris
pendant que tu écris je pleure
et sans doute tu pleures quand moi
je vis –

mais pour quoi faire
quand on s'est réchauffés?

dans la salle obscure
un cri
appel de *mon nom que je voudrais bleu*
ça fait mal : je sais que je ne vivrai pas assez longtemps
pour lire tous tes livres

je me roule en boule dans ta douleur
parce que c'est bleu et chaud et que tu me laisses faire

mes mots dans ta bouche les tiens dans la mienne
dans tous nos trous tous ceux des autres
même ceux qui n'existent pas surtout ceux là
ça déborde de nos yeux ça ressort par les narines

J'ai besoin de broder

Nous nous connaissons depuis, je ne peux pas dire, c'est un drôle de temps. Depuis, je sais que je te lis. Je sais, ça oui. Et quand je te lis, je vois ton bleu.

Je voudrais leur montrer, je voudrais savoir peindre, pouvoir dire : voilà un bleu visqueux qui s'emballe comme un orage ! Le point dans la houle c'est moi. Je nage trop fort sans savoir s'il s'agit d'abandonner ou de suivre ce fil qui me pend au bout du

Tu me pêches par les pieds, me hisses du bassin la tête en bas. Je tire la langue, tu y couds un dictionnaire, je bave de bonheur. Ça coule sur les pages, ma salive noircit le sol. À quatre pattes tu ramasses les gouttes, les jettes dans la soupe : nous apprenons à lire.

Pas de rature ! Au pas ! Qu'on leur tranche le cœur ! Entendez la langue qui zézette – le dictionnaire pèse de tout son poids – la sublime musique des tapettes ! Hi-han hi-han hi-han !

Ça se passe dans le jardin, sous les cerisiers et les pommiers. Leurs fruits rouges tracent une ligne à laquelle nous devons mettre un point. Que les choses arrivent à leur terme, mais pas avant ta fin. Hi-han hi-han hi-han ! Embarque sur mon dos, tit-galop tit-galop !

Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?

Tit galop, tit-galop ! Écoute ce soupir qui coule là, juste là. Là, je te dis. Tu n'entends pas, pourtant ça hurle. Ça se faufile entre les mailles. Voilà. Nous nous regardons dans le bleu des yeux, nous essayons de dire. Nous ratons. Nous nous passons devant à toute allure. L'avenir refroidit la nuque.

Ce que j'aime du couteau que je lui plante dans le cœur

C'est l'hématome.

Une couleur non loin du bonheur.

Grâce aux mots je me viole, ce qu'autrement j'aurais grande difficulté à exécuter. Voilà, c'est ça, je me roule dans le velours de nos virgules. C'est tout ce qu'il me reste d'exquis : s'il faut mettre quelque chose de plus dans le monde – le lever du soleil m'est pourtant suffisant – s'il faut absolument mettre quelque chose de plus dans le monde avant sa fin, alors ci-gît mon viol. Je m'enfonce un deux trois quatre cinq mots dans le cul qui engloutit mon poing tout entier. Où je commence, où je finis, je suis un nœud, à moi seul un nous. Nous étions là, nous nous violions devant eux, c'est ce qu'ils avaient demandé. Le sentiment qui montait en eux, qu'ils ne savaient pas identifier puisqu'ils pleuraient – ils ne pleuraient jamais –, c'était la satisfaction qu'ils avaient toujours cherchée.

un samedi soir comme un autre

nous allons les chercher
au fond des bars
old fashioned pour toi
gin tonic pour moi
la lumière en effleurant nos verres fait
tout éclater

nous dansons dans les tessons
pieds nus
le sol se couvre de bleu

leurs yeux
outrageusement maquillés
– c'est la moindre des choses pour les petits faons –
hypnotisés nous regardent

leurs corps
venus à nous par les miroirs
dansent

dans ce bordel ils désirent
lire tous les petits caractères
signer tout en bas

danser off-tempo est sévèrement
puni : Au pas ! Au pas ! Au pas !
fumer est obligatoire

ils sont priés d'enfoncer leurs poings
dans nos bouches pour que nous
puissions
enfin dire
enfin les connaître

dire est une piscine sans fond

c'est entre les lignes d'eau que tout se joue

mouliner et désespérer et mouliner encore
ma main s'élève
assène un coup sur mon crâne – ne plus penser
je me débats
ma main sous l'eau
me frappe le ventre
frappe frappe plus fort
je ne veux pas des enfants dans mon ventre
frappe encore
respire l'eau

je ne serai pas responsable de ma noyade
entends-tu

c'est défendu de courir!
le rire des enfants est beau jusqu'à ce qu'on veuille
le faire taire
il faudra dire l'insupportable du rire des enfants
la jouissance du rire des enfants

je continue
je nage au terme
mes lèvres bleuies peinent à chuchoter
dire dire dire, dire une fois pour toutes

à la piscine ça chante encore

qu'est-ce que le bleu met à nu ?

la texture que tu trouves dans les corps que tu touches
celle que j'effleure dans les mots que je caresse

tu contrôles encore tout même l'abandon
avec une croix de cendre au milieu du front

je pleure de lire tout ça
des larmes douces
des larmes d'après-midi
inoffensives

c'est bleu pour moi, bleu pour toi
donne-moi tes livres et je te donne les miens

À quatre pattes, en musique :

Weyes Blood – Movies

Laurence-Anne – Indigo

Future Islands – Light House

Jimmy Hunt – Maladie d’amour

Fever Ray – I’m Not Done – Live

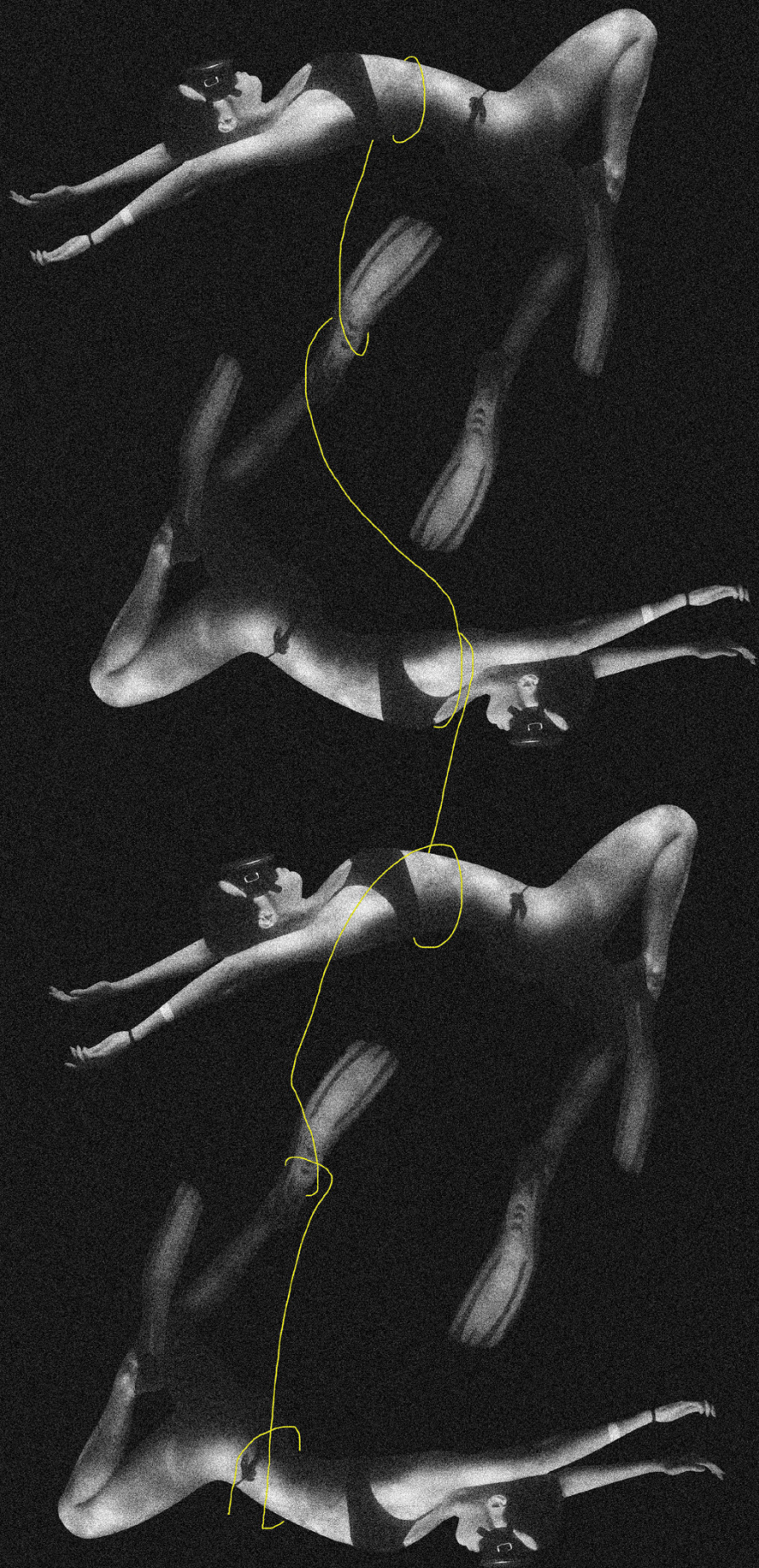
Perfume Genius – Just a Touch

Jeanne Moreau – Le tourbillon

Nils Frahm – Says

Sur Spotify À quatre pattes (Spotify)

Sur Youtube À quatre pattes
(YouTube)



A close-up, high-contrast photograph of a wolf's face. The wolf's fur is dark and textured, with a prominent blue eye visible on the left side of the frame. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the fur and the intensity of the eye. The background is dark and out of focus.

La bête se cache dans son œil pour survivre

STÉPHANIE FORTIN

Debout dans ton pyjama rose et mauve en flanelle, tu observes le lac à travers l'immense fenêtre sans rideaux. Tu glisses tes petits doigts courts près de ton sourcil et pousses quelques mèches pour dégager tes cils de ton toupet trop long. Il fait encore un peu noir. C'est calme, presque sans bruit. Tu balaies le terrain du regard et aperçois le feu de la veille qui n'a pas terminé de souffler sa fumée. Le film de cette nuit joue en boucle dans ta tête. Lui, sur sa chaise blanche en plastique, éclairé par les flammes orangées, le visage crispé. Toi, assise sur ses genoux. Tu l'entends te raconter puis répéter, *ta mère, ta tante pis ta grand-mère c'est des connes*. Insister puis recommencer du début, *je l'aimais, moi, c'est elle qui a décidé de sacrer son camp*. Chuchoter dans ton oreille, *ta mère c'est juste du trouble. T'as pas besoin d'elle. C'est une folle. Je vais te protéger*. Crier en serrant les dents, *je l'haïs tellement*. Il te fait des confidences, te parle comme si tu étais déjà grande, *c'est spécial ce qu'on a, oublie jamais ça*. Sa voix résonne, *t'es pas comme elle, t'es comme moi, on est faite pour être ensemble mon bébé, juste nous deux*. Ses mots brisent celles que tu aimes, te façonnent et te mélangent. Autour, on le décrit comme un homme gentil, généreux. Même ta maman le dit, *y'en font pas des plus doux que lui*. Il paraît que c'est un tendre. Pourtant, quand ta pupille croise son iris bleu glacier presque blanc, ton corps se fige, tu paralyse. Quand tes yeux tombent dans son œil, il est trop tard. Sa colère t'étouffe. Son affection t'engourdit. Sa haine te dévore. Tu encapsules à l'intérieur de toi ses paroles, ses gestes et ses pensées. Tu deviens lui. Tu te sens coupable. Tu as honte. Ce qu'il est, c'est un secret que vous partagez. Il te demande de garder cette vérité à l'abri, lovée au creux de vous deux. C'est ta responsabilité.

Lorsque le soleil apparaît, tu enfiles un short et un chandail à capuchon, puis tu sors. Une fois dehors, tu laisses tes poumons se remplir d'air chaud jusqu'à ce que tu sentes tes épaules se relâcher. Sur la galerie, tu vois tes Barbies. Tu les as abandonnées là, il y a quelques jours, lorsqu'il t'a envoyé faire une course au dépanneur, celui où travaille son ami. Deux paquets de Player's Light et une caisse de six O'Keefe t'attendaient pour lui. Il restait encore plusieurs bouteilles dans sa glacière, en plus de celles empilées dans le réfrigérateur. Mais son angoisse du vide venait de s'activer et la peur d'en manquer s'était installée. Il s'était empressé de te crier à travers la portemoustiquaire, *Bob dit que c'est prêt, lâche ça pis fais ça vite*. Tu te souviens

avoir délaissé tes poupées au milieu d'un scénario « party piscine » et d'avoir enfourché ton vélo sans t'obstiner. En les croisant, tu réalises que tu les avais oubliées. Tu les contournes et poursuis ta route dans l'herbe humide du matin. Quelques pas plus tard, tu arrives au lac. Tu enfonces tes orteils dans le sable mouillé. L'eau tiède chatouille tes chevilles. Tu fermes les yeux un instant. Le vent te berce. Pour te changer les idées, tu cherches des grenouilles. Tu as besoin d'interaction. Tu es en quête d'une simple confirmation, celle que tu n'es pas toute seule. Si tu repérais une quelconque forme de vie, tu te contenterais de jouer à l'étudier de loin. Tu ne veux pas t'imposer ni rien brusquer. Tu sais trop bien ce que c'est que de se sentir coincé. Tu veux surtout examiner, trouver une preuve qu'autre chose peut exister. Malheureusement, tu ne découvres aucun organisme vivant pour te rassurer. Tu repars, bredouille. Tu te réconfortes en te disant que tu es trop matinale et que ce qui vit dort encore.

De retour au chalet, tu aperçois quelque chose sur ton talon. À ton insu, une sangsue s'est accrochée à toi. Cette longue masse brune et visqueuse te dégoûte un peu. Tu aurais préféré rencontrer un autre type de compagnon. Tu te fais des reproches. Si tu avais été plus vigilante, elle ne t'aurait pas agrippée. Tu aurais pu la regarder nager. Tu as tout gâché. C'est injuste que les choses se passent de cette façon. Tu es consciente que tu devras commettre l'irréparable. Tu ne veux pas lui faire de mal, mais tu sais que si tu n'agis pas, elle continuera de t'aspirer. Tu pousses une chaise jusqu'à la cuisinière. Tu escalades, étires ton bras et attrapes la salière du bout des doigts. À contrecœur, tu saupoudres la créature. Elle s'enroule sur elle-même au contact des cristaux. Tu la regardes se tordre. Elle tombe. Tu comprends qu'elle est en train de mourir. Tu ne sais pas si tu te sens triste ou soulagée de t'être libérée. Tu remarques la morsure qu'elle a laissée sur ton pied minuscule. Sa taille te surprend. Tu te demandes combien de temps elle va rester.

Du bruit provient de la chambre. Tu l'as réveillé. Tu t'en veux. Tu espérais qu'il dormirait toute la journée. Tu l'entends tousser, se racler la gorge, puis cracher. Il entre dans la pièce, ouvre le vieux frigidaire et se décapsule une bière. Il en cale la moitié avant de grogner. Il s'approche de toi. La trace laissée par l'invertébrée sur ton corps attire son attention. Tu détournes la tête et fixes

le plancher. Surtout ne pas le regarder. Il glisse son pouce sur ta peau rougie. Il ramasse le ver aquatique, qui gigote faiblement, et le jette dans le sac vert accroché à une porte d'armoire. Il s'allume une cigarette. Il s'assoit près de toi. Son bras effleure le tien. Il dégage une odeur de tabac, d'alcool et de bois brûlé. Il y a une boule dans ton estomac. Un point dans ta cage thoracique. Vous vivez le silence. Tu sens l'espace qui se sature. Tu as mal au cœur. Tu crains ce qui s'en vient.

Il se tourne et te regarde avec ses yeux de loup, ses yeux de chien. Tu cherches à te protéger de l'animal. Tu ne sais pas comment l'éviter. Il te caresse la joue puis te dit, *je t'aime*. Ses mots te gèlent. Tu fends puis tu te casses. Tu as mal au ventre. Tu sais dans ton corps qui se raidit et dans tes tripes qui se serrent. Tu voudrais pleurer, mais tu ne peux pas.

Tu penses au quai, à la chaloupe et au pédalo. À l'eau, aux quenouilles et aux libellules. Au cran puis à la forêt immense. Tu t'imagines partir vers là-bas, avec une rangée de biscuits et ton toutou préféré dans ton sac à dos. Tu te vois escalader la montagne. Cette histoire, tu te la racontes au moins cent fois par jour. Arrivée dans le bois, tu te construirais une cabane avec des branches de sapin. Tu te ferais un ami renard. Tu cueillerais des petits fruits. Comme Boucles d'Or, tu rêves d'habiter avec les ours.

ÈVE DÉBICARÉ

Perspective atmosphérique

et personne ne s'est donné la peine de ramasser la vitre cassée

des morceaux de nos vieilles bouteilles vides
dont les éclats de verre saignent l'asphalte
des fragments de façade peinte en bleu pétant
gisent partout à nos pieds

des petites roches traînantes des derniers hivers
celles qui rentrent dans les souliers
des mauvaises herbes
les cassures dans la chaussée
des mégots de cigarettes
s'accumulent ici depuis que nous avons recommencé à fumer

la carcasse du dépanneur du coin s'effrite
le vent n'arrive pas à la déloger

les fenêtres mal placardées ne laissent plus rien voir d'intéressant

des allées vides

des conserves éventrées sur les étagères de bois

des tuyaux dégoulinants de peine

des affiches de films bleuies par le temps

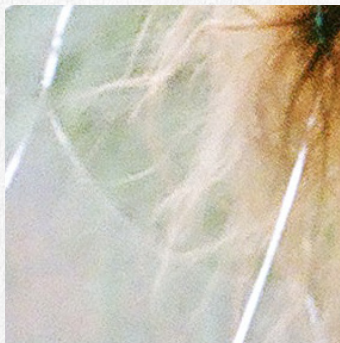
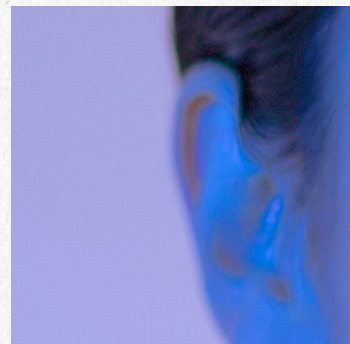
nos visages décolorés dans la vitre

mon vent dans tes cheveux

la rue dans nos ombres

les arbres dans notre étreinte

l'orage dans tes mains



les escaliers qui montaient jusqu'à mon appartement
n'ont pas été utilisés depuis ton départ
notre peinture s'est écaillée
je me suis calcifié

les escaliers tournoyants imbriqués de ma crasse
tombent en poussière
sur les restes du dépanneur du coin
je m'égraine devant tout le monde
me dépose sur les petites roches

les morceaux de vitre
les écailles de façade cyanosée
les mauvaises herbes
dans la boue

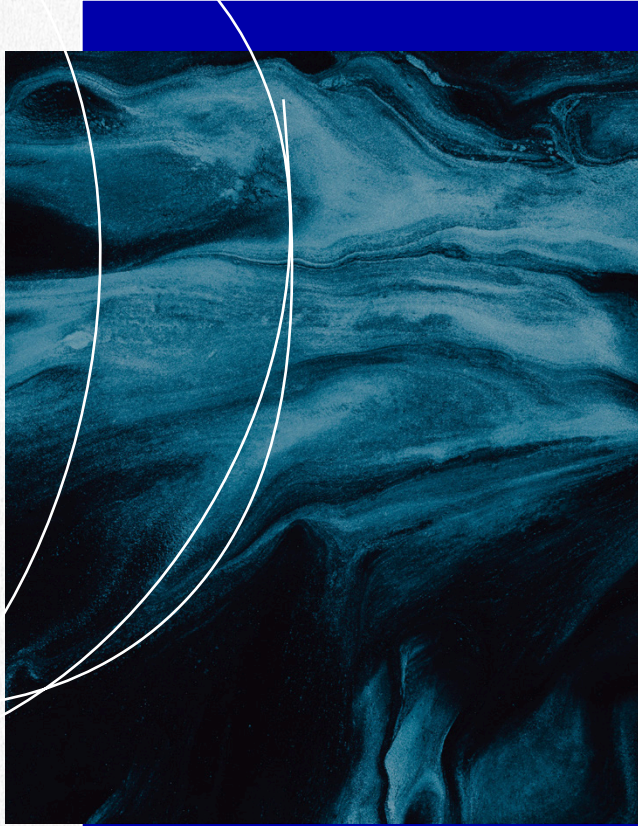


je t'attends encore dans la boue

la carcasse du dépanneur se meurt
s'efface tranquillement avec nous
s'asphyxie dans la véhémence des novembres passants

le ciel se déverse dans le dépanneur se déverse dans le ciel
d'ici, nous sommes indiscernables





design du numéro
réalisé par

hidé!

